

Jeudi 5 mai 2022, 22H27.

Léa. Princesse Léa.

Je vais noircir cette page blanche à contre cœur.

Cela fait longtemps que je n'avais pas écrit. Je le regrette déjà à chaque fois que mes doigts tapent les lettres de ce clavier, car mes pensées défilent comme la fumée de ma cigarette qui se consume seule dans le cendrier. Ma gorge se noue. Pourtant je suis de nature optimiste, mais depuis 56 heures et 27 minutes, je tombe dans une spirale qui rime avec la définition de l'euphémisme. Je n'ai pas peur de ma mort, mais j'ai peur de la tienne. Je me rassure en me disant que c'est pour conjurer le sort.

Égoïstement j'ai mal, je ne pense qu'à moi, je pense à mon devenir sans toi.

Je me bats sans cesse contre ses idées noires qui me transpercent. Je veux effacer ses pensées négatives qui veulent me faire croire que tu es fatiguée de lutter et que tu décideras de t'endormir à tout jamais. Je ne le veux pas. J'en souffre par anticipation. Je me hais de penser au pire. Je veux m'assécher de mes larmes qui me brûlent les yeux pour rester fort auprès de toi et d'essayer de te rendre cette force qui a toujours été cet étendard pour moi, pour nous. Certains diront que je suis dans le déni sur la fragilité du corps humain, davantage pour le tien qui a tant subit. Je ne veux pas entendre le mot "délivrance". Je ne veux pas ne plus sentir le parfum de ta peau, de la peau de ton épaule qui est différente de l'odeur de tes doigts qui sortent de ta bouche. Je veux voir ton regard qui suit le vol des oiseaux et qui devient le pinceau qui dessine ton sourire. Je veux croiser encore et encore ton regard qui me fait parler pour te chatouiller et décrocher ton éclat de rire communicatif. Je veux encore poser ma main sur ta joue tiède. Sentir ton visage qui s'apaise sur ma main. Je veux te porter encore, quitte à me casser le dos. Je veux encore te donner à manger, faire l'avion avec la fourchette ou mes doigts qui te transportent une rondelle de saucisson - ton péché mignon. Je veux être encore là, à tes côtés et sentir ta respiration. Je veux partager encore tes silences bruyants. Je veux encore te détendre les jambes en pleine nuit et me coucher fatigué. Je veux encore danser contre toi, dans mes bras et me faire transpirer et m'essouffler. Je veux entendre tes cris et tes sons étranges qui me sont familiers. Je veux pousser ton fauteuil pour dessiner notre route ensemble. Je veux encore enregistrer des souvenirs avec toi, les souvenirs d'aujourd'hui et de demain. Je veux encore te chuchoter et te crier ce soir que j'ai besoin de toi.

Je veux que mes mots, qui noircissent cette page, soient une gomme pour effacer ces pensées nauséabondes en ma tête et enfin dessiner l'espoir aux couleurs de tes yeux. J'ai besoin de ton souffle car je manque d'air. Je veux être encore ce papa léger qui ne touche pas terre pour te faire vivre l'au-delà de ton immobilité, tel un Peter Pan entouré de tes peluches posées sur ton lit, à qui, j'en suis sûr, tu racontes tes histoires, ton monde qui m'émerveille. Ma gorge me brûle, j'ai froid maintenant. Aucun alcool ne peut me réchauffer. Je veux m'enivrer de mes larmes pour me forcer à rire puis m'effondrer, trouver le sommeil et rêver. Rêver puis me réveiller et admirer au petit matin que nous sommes encore cinq.

Les heures défilent. Les jours et les nuits se mélangent. Entre les néons de l'hôpital, la luminosité de mon écran, le soleil sur mon pare-brise, le feu rouge de ma cigarette, je ne vois qu'un brouillard épais. La couleur grise domine. Je cherche en vain une lueur. L'issue fatale fera de moi une renaissance ? Une expérience nouvelle pour prendre un autre chemin ? Ou continuer ma route plus solide encore pour vaincre mon terrassement ?...

Comme dans un film je me vois, à cet instant, balayer mon bureau d'un revers de manche et tout faire valser. Une scène apocalyptique au ralenti pour apprécier et illustrer la rage et la violence en moi. Tout casser pour stopper net mes mots, mes phrases. Puis m'entendre juste m'entendre dire : "on verra demain". On verra demain car il y a la vie autour de soi, il y a aussi d'autres problèmes à gérer, également ceux que qui nous ont échappé. Égoïste je suis dans ma douleur. Je m'étouffe dans cette douleur qui m'enchaîne tel un serpent affamé, assoiffé de souffrance. Je me rends compte que j'ai besoin d'amour pour trouver la sagesse. Je suis un funambule qui perd l'équilibre. Je me suis fragilisé en pensant à ta perte, si tel est le cas je n'ai plus de combat. Je deviens spectateur. Je ne suis plus ton "porte-parole". Je deviens tout le monde et personne à la fois. Je dois me noyer dans la foule pour subsister. L'étendard est tombé, je suis terrassé. Chaque jour est une falaise, j'ai le vertige.

Seuls tes sourires à cette heure me dessinent une ride au coin de ma bouche, un effet miroir pour entrevoir un espoir.

J'aime la nuit, j'aime la couleur noire mais je déteste mes pensées sombres jetées sur ce papier. Entre deux bouffées de cigarette je me rasure en me disant que cette prose est faite pour vomir tes souffrances. Quelles deviennent déchets biodégradables ou déchet fertilisant pour une renaissance.

Je ne me jette pas à l'eau, juste sur papier. Je suis nu. L'esprit libre, sans tabou, une hargne féroce. Le combat de la vie et de la mort. Il faut connaître son ennemi pour vaincre son adversaire. Il faut utiliser ses propres armes, ses attaques, sa force. La défense devient l'offensive. Mais rien de concret, pas d'adversaire de chair et de sang, un combat avec soi-même.

Les jours défilent, je ne regarde plus le calendrier, ni les heures. Seul le nombre 23 est présent. Le jour de ton intervention. Je préfère lire un 2 et un 3, et non la lecture que la Bible qui en fait le symbole que je redoute.

